

Spatialiser le marxisme, marxiser la géographie : Le matérialisme historico-géographique de David Harvey

Par Nicolas Vieillescazes

Avant de se convertir au marxisme, David Harvey était, de son propre aveu, un géographe bourgeois¹. Aujourd'hui, pareille expression possède toute la saveur de la désuétude ; dans les jeux de langages actuels, cette notion n'est pas seulement irrecevable, elle est tout bonnement inimaginable ; elle fleure bon le marxisme dogmatique d'antan ; c'est pourquoi elle constitue une excellente entrée en matière. On peut tout reprocher à un scientifique, on peut dire qu'il se trompe, que ses méthodes sont insuffisantes ou totalement inadéquates, qu'il possède une vision partielle ou biaisée des faits, mais sans doute pas que son approche est distinctement « bourgeoise ». Je ne saurais dire si Harvey définirait, aujourd'hui encore, son propre travail en le distinguant d'un autre modèle scientifique affublé de pareille épithète, qu'il savait choquante pour les oreilles de ses auditeurs de l'époque, sociologues urbains de l'École de Chicago. En 1978 pourtant, la distinction entre science et idéologie faisait

encore l'objet d'une lutte d'appropriation, et les différents acteurs luttèrent désespérément pour se trouver du bon côté de la barrière. Mais, comme nous allons le voir, Harvey ne rejetait pas exactement la théorie sociale bourgeoise ou positiviste du côté de l'idéologie entendue comme « fausse » science. De sa critique, je retiendrai deux points essentiels, où peuvent se lire en creux les lignes de force de sa période de maturité :

a) pour les scientifiques bourgeois, la science se caractérise par la définition de procédures objectives de traitement des faits, et cette objectivation passe par la mise entre parenthèses des croyances et dispositions liées au monde social vécu (lequel s'arrête bien entendu aux portes du laboratoire, antre de la vérité), y compris lorsque l'objet de la science est le monde social. De ce point de vue, la science repose fondamentalement sur la liberté d'objectiver et sur l'autonomie de la pensée.

b) Ils pensent que la connaissance passe par la définition d'objets séparés les uns des autres, potentiellement divisibles à l'infini, et étudiables de façon autonome. (Par exemple, si la sociologie est la science de la société, la société se compose d'une multitude de populations distinctes : on peut souhaiter se concentrer sur la population des travailleurs salariés ; mais dans cette catégorie, il conviendra de distinguer les ouvriers des cadres ; toutefois, les ouvriers sont une population protéiforme qui recouvre les ouvriers du bâtiment, les ouvriers agricoles, les ouvriers de l'industrie automobile ; cela dit, si l'on se concentre sur les ouvriers agricoles, on s'aperçoit non seulement qu'il en existe diffé-

rentes catégories, mais aussi que leurs conditions de vie et de travail varient d'une région à l'autre, et parfois même au sein d'une même région. Mais il faut aussi distinguer les ouvriers qualifiés des autres, et ainsi de suite ; on peut encore affiner l'approche en étudiant les ouvriers d'un secteur donné sous l'angle du genre et de la race, voire de ces deux choses à la fois.) La différenciation croissante des objets préside à la spécialisation des disciplines scientifiques.

Bien que Harvey (et plus généralement le marxisme) critique la posture de neutralité et la spécialisation, cela ne signifie pas qu'elles sont, de son point de vue, radicalement fausses et irrécupérables. Les spécialisations sont fausses dans la mesure où elles sont prises *absolument, en général*. Elles n'ont de validité qu'à condition d'être considérées comme relevant du cadre *d'une analyse particulière*, inscrite dans un réseau total de relations. Autrement dit, la différence centrale qui va séparer le scientifique marxiste du scientifique bourgeois aura trait à la question des relations. Le marxiste se concentre sur (et présuppose) ce que Marx appelait la « synthèse de nombreuses déterminations » ou l'« unité de la diversité », qui constitue pour lui le concret en tant que concret. Le scientifique bourgeois au contraire croit trouver le concret dans l'analyse des faits empiriques. Il croit que le concret réside dans la simple description ou explication de phénomènes particuliers cernés dans leur particularité. Par contraste, « la théorie marxienne part de la proposition selon laquelle dans la société, tous les phénomènes sont liés, et qu'un objet d'investigation particulier doit nécessairement intérioriser une relation à la totalité dont il fait partie² ».

Deuxièmement, le marxisme pose que le rapport au concret est toujours déjà médiatisé. Notre compréhension d'un phénomène doit d'entrée de jeu faire l'objet d'une analyse : Hegel posait une distinction entre la pensée et l'être, et sa *Phénoménologie de l'esprit* avait pour objet de déterminer comment l'esprit peut en venir à s'identifier à l'être, c'est-à-dire au monde concret lui-même. Puisque le monde concret se donne pour un sujet déjà posé dans le monde, le sujet doit, par le biais d'une incessante opération réflexive, problématiser le rapport qui l'unit à son environnement. Traduit en des termes marxistes simples, ce monde concret n'est autre que le monde social, qui détermine notre situation, nos prises de position, et les possibles (intellectuels aussi bien que matériels) qui s'offrent à nous. Nous sommes déterminés par la classe à laquelle nous appartenons, mais également par notre genre, par notre race, par notre éducation, par notre emplacement physique dans l'espace, ou encore – dans un monde internationalisé – par notre situation géopolitique. Bien que nous ayons généralement le sentiment (notamment parce que notre perception sensible nous incite à le croire) de connaître le monde concrètement, notre position première est celle de la particularité abstraite (par exemple, nous nous posons *en tant qu'individu*, en tant que je suis je). En fait, d'un point de vue marxiste, la science bourgeoise serait le produit d'un ensemble quelconque de particularités abstraites (des savants) reliées entre elles par des protocoles communs : bref, bien que, pour parler comme Wittgenstein, ces savants « s'accordent dans des jugements », rien ne garantit le caractère concret de leur

entreprise. Tout au contraire : parce qu'ils se concentrent sur le particulier en tant que tel, parce qu'ils acceptent une division technique du travail scientifique, parce que chez eux la science est conditionnée par une coupure avec le monde social, ils n'ont (ils *acceptent* de n'avoir) sur le monde qu'un point de vue déterminé, non réfléchi, non médiatisé. Bref, la science bourgeoise nie la situationnalité de son discours, alors que le marxisme se pose dans le monde, bien plus, il se pose comme conditionné (au sens fort du terme) par le monde social. « Par conséquent, dans la méthode théorique également, il faut que le sujet, la société, soit constamment présent à l'esprit comme prémisses³. »

Pour cette raison, tous les textes de Harvey, et ceux qui sont inclus dans ce recueil n'y font pas exception, font écho à cette formulation marxienne : tous sont marqués du sceau de l'urgence, tous constituent aussi bien des tentatives de comprendre une situation que de vigoureux appels à l'action. En même temps, une intéressante tension se dégage de ces textes : bien que Harvey soit mû par des motifs directement politiques, il semble n'avoir jamais abandonné le souci d'apparence plus épistémologique de dialoguer avec ces théoriciens qu'il qualifie de bourgeois. Une barrière sépare le marxisme des autres approches, mais il s'agit au fond de rechercher les conditions d'une entente, qui se fonderaient sur la définition d'un vocabulaire de base. Car le marxisme court perpétuellement le risque de dégénérer en un simple idiolecte et de voir sa dynamique se figer en série de procédures réifiées. L'approche marxiste n'est donc pas

(ne *devrait* donc pas être) le point de vue duquel on pourrait juger souverainement de la valeur des autres théories en les confrontant à la norme du corpus marxien pour en vérifier l'inadéquation ; il s'agirait plutôt, pour bizarre et circulaire que soit cette formulation, de ce qui est toujours en jeu dans l'approche marxiste. Harvey le démontre magistralement dans sa pratique, cette dernière tente toujours d'éprouver ses limites en mettant à l'épreuve d'autres théories, c'est-à-dire de s'inclure, comme une théorie parmi d'autres, dans son propre champ objectal : « Les micro-économistes qui travaillent à partir d'une théorie de la concurrence parfaite se heurtent à des monopoles spatiaux ; les macro-économistes constatent qu'il existe autant d'économies différentes que de banques centrales et que celles-ci sont reliées entre elles par un flux particulier de relations d'échange ; enfin, en examinant les rapports de classe, les marxistes découvrent les quartiers, les communautés, les régions et les nations » (« Géopolitique du capitalisme », cf. *intra*, p. 80). Le marxiste est donc par nature un schizophrène notoire qui se regarde lutter dans l'arène théorique, doublé d'un paranoïaque qui se demande en permanence : « qu'est-ce que je ne pense pas ? » ; mais, contrairement aux idées reçues, ce n'est pas un hystérique qui se demanderait : « qu'aurait pensé Marx de ça ? »

Élire Marx comme « instaurateur de discursivité », ce n'est pas adhérer aveuglément à une doctrine constituée, c'est avant tout rester fidèle à un geste, *en connaissance de cause*, en tentant de faire droit à la pluralité des discours, y compris à (surtout à) ceux de ses adversaires (comme le rappelle

Harvey, Marx lui-même avait le plus profond respect pour Smith et Ricardo⁴), ainsi qu'à la diversité des phénomènes, à leurs variations et aux différentes échelles sur lesquelles ils se produisent. Il semble que ce soit ce que veut dire David Harvey lorsqu'il définit la théorie comme « une structure argumentative en évolution, sensible aux rencontres avec les modalités complexes selon lesquelles les processus sociaux sont ancrés dans le réseau de la vie⁵. » Ainsi donc, le marxiste est toujours sur la brèche, toujours à s'efforcer de réfracter sur le plan de la pensée la nature processuelle et diversifiée des objets qu'il étudie. Ainsi donc, il nous montre que sa pratique est moins affaire de codification qu'affaire de *tact*, et que lui-même navigue perpétuellement dans les eaux dangereuses qui séparent Charybde de Sylla : toujours menacé de fracasser son esquif sur les rochers acérés du dogmatisme marxiste ou sur ceux du dogmatisme bourgeois, seule sa prudence – au sens aristotélicien de la sagacité du jugement de celui qui juge – l'en prévient.

Mais il convient à présent de renverser la vapeur. Car la fidélité à Marx présuppose évidemment un accord sur un certain nombre de points irréductibles concernant la nature du procès capitaliste (l'opposition du capital et de la force de travail, l'omniprésence de la marchandise, la nature expansive de l'accumulation capitaliste, etc.). Comment, concrètement, cette fidélité se traduit-elle chez David Harvey ? Comment parvient-il à associer le corpus marxien à une analyse de phénomènes actuels ? Afin de répondre à ces questions, il nous faut peut-être partir de l'insatisfaction éprouvée par

Harvey à l'égard de sa discipline, la géographie. Au début de sa carrière, nous dit-il, « la doctrine établie était que le savoir apporté par l'enquête géographique était différent de tout autre savoir. Impossible à généraliser, impossible à systématiser. Il n'y a pas de lois géographiques ; il n'existe pas de principes généraux auxquels on pourrait faire appel. Tout ce qu'on peut faire, c'est partir étudier, disons, la zone sèche du Sri Lanka, et passer sa vie à chercher à la comprendre. Je voulais combattre cette conception de la géographie en soulignant qu'il était nécessaire d'aborder la géographie sur un mode plus systématique⁶. » Cette systématisation d'une géographie fragmentée dans ses approches et dans ses objets, Harvey va d'abord la chercher du côté de philosophes positivistes comme Carnap ou Popper – avant de lire Marx, quelques années plus tard. Sa première lecture approfondie de cette œuvre est le fruit du hasard (« *I stumbled on it* »), le produit d'une rencontre entre sa trajectoire personnelle (recruté à l'université Johns Hopkins, il émigre aux États-Unis), son souci épistémologique, et la conjoncture sociopolitique du début des années 1970. Tel est le point de départ biographique du long parcours qui le conduisit à transformer et le marxisme et la géographie, pour produire ce qu'il appellera plus tard un « matérialisme historico-géographique ».

L'insatisfaction à l'égard de la géographie se double d'une insatisfaction tout aussi essentielle à l'égard du marxisme : Marx pose que, sous le capitalisme, le rapport fondamental est l'antagonisme opposant les travailleurs aux capitalistes, autrement dit la lutte des classes. Certes, répond Harvey,

mais chez Marx tout se passe comme si la lutte des classes ne se situait nulle part, ou plutôt comme si elle se situait, non pas dans un temps vide (elle est au contraire, selon le *Manifeste communiste*, le moteur de l'histoire), mais dans une sorte d'espace newtonien en tout point homogène, superbement indifférent aux objets qui le peuplent⁷. Autrement dit, Marx n'envisage pas la possibilité que la lutte des classes soit directement productrice de configurations spatiales, et qu'au même titre que le temps lorsqu'il devient histoire, l'espace, en tant qu'il est travaillé par des forces antagonistes, soit plein. Pourtant, le « climat social » régnant dans une région donnée peut pousser les capitalistes à la fuite ou les dissuader de s'y implanter. Mieux, les rapports de classes participent à la *constitution* de la configuration et de l'étendue d'une région : la région n'est pas seulement une unité administrative, elle est la traduction, sur le plan spatial, de rapports de force et d'alliances de classes. C'est ce rapport dialectique de l'espace et du capitalisme, c'est, plus précisément, la dynamique spatiale du capitalisme dont « Géopolitique du capitalisme » constitue la brillante exposition. Harvey part d'une série de présupposés ayant trait au processus général de production et de circulation du capital pour nous conduire graduellement, par une série d'élargissements successifs, sur un plan régional puis géopolitique, où les puissances capitalistes se livrent une guerre sans merci pour écouler leurs surplus de capital et de force de travail. Dans un vaste mouvement panoramique, il nous montre comment les « lois » générales du capitalisme produisent de l'espace. Cela ne signifie pas que, à partir d'un état abstrait, ces lois deviendraient

progressivement spatiales ; au contraire, Harvey conçoit ces lois comme la formalisation de processus spatiaux, car le capitalisme n'existe que dans l'espace : dire qu'il a besoin de l'espace pour se développer (principe abstrait à la recherche d'une incarnation concrète) serait insuffisant ; il *est* lui-même une logique spatiale. Il convient donc d'interpréter l'exposition aride des dix points concernant la circulation du capital (cf. *intra*, pp. 59-64) comme étant structurellement informée par l'espace.

Le capitalisme se fonde sur la production de valeur (valeur créée par le travail d'autrui). Mais si, comme le dit Marx, « l'avarice et l'envie de s'enrichir » sont à l'origine de la production capitaliste, elles n'en sont pas la fin. Le capitaliste cherche certes à s'enrichir en accumulant de la richesse (« Accumulez ! Accumulez, c'est la loi et les prophètes ! »), mais de la richesse accumulée, il ne saurait se satisfaire, et il poursuit, inlassable, de nouvelles possibilités de faire des profits⁸. Il va donc chercher à développer des moyens qui lui permettront de fluidifier et d'accélérer le mouvement des capitaux, donc d'accumuler plus et plus vite, et surtout au détriment de ses concurrents (et de la force de travail, si ses intérêts l'exigent).

Le développement technologique est donc l'une des conditions nécessaires à l'accumulation capitaliste : l'essor de la manufacture et l'accroissement de la division manufacturière du travail lui ont permis d'accélérer et d'optimiser la production (en utilisant une main-d'œuvre plus réduite), et le progrès des transports et des communications a entraîné une accélération constante du flux des marchandises et

des capitaux, donc ce que Marx appelait une « annihilation de l'espace par le temps » : le progrès technologique favorise l'accélération de la vitesse de rotation du capital, ce qui permet aux capitalistes de se détacher de plus en plus des ressources localisées, tendancielle-ment disponibles n'importe où à n'importe quel moment. En ce sens, l'indifférence marxienne à l'espace semble trouver une justification, qu'il convient toutefois de nuancer, car ce processus même d'abstraction de l'espace est lui-même ancré dans des espaces concrets, dotés d'une singularité réelle. Et bien que l'espace puisse être abstrait du point de vue des capitalistes, il l'est beaucoup moins du point de vue des travailleurs, pour qui il possède non seulement une fonction instrumentale (c'est là qu'ils gagnent leur pain, là aussi qu'ils peuvent reproduire leur force de travail), mais également des significations affectives (c'est *leur* espace, *leur* monde vécu). Pour prendre un exemple hélas paradigmatique, si une entreprise connaît une brutale dévaluation de ses cours, si ses actionnaires estiment leurs marges de profit insuffisantes, si elle trouve ailleurs (peut-être à l'autre bout du monde) de meilleures opportunités d'accumulation, il y a fort à parier qu'elle mettra sur pied un plan de restructuration qui entraînera la fermeture ou la réduction de la taille de ses unités de production. Tout cela aura des conséquences bien réelles pour les travailleurs concernés, mais pourra également déstabiliser la région tout entière (celle-ci sera désertée par la force de travail, qui ira chercher ailleurs des conditions plus favorables, les services publics fermeront, les commerces seront voués à la faillite, et dans certains

pays, il reviendra à l'État d'endiguer la catastrophe par toute une série de dispositifs d'aide sociale, voire par la répression économique et/ou policière).

Le capitalisme pâtit de contradictions qui relèvent de sa nature même : afin de se perpétuer, il doit produire des surplus, non seulement de capital, mais aussi de force de travail. Ces surplus peuvent, selon les contextes, s'équilibrer mutuellement (situation de relative prospérité ou d'expansion économique où les surplus de capitaux sont investis dans la production), ou bien un type de surplus peut être présent en l'absence de l'autre (dans l'exemple précédent, la solution qui consiste à rendre un territoire exsangue en privant d'emploi sa force de travail permet de maintenir un « volant » de chômage qui ne peut qu'être bénéfique aux capitalistes, qui peuvent du même coup, comme on le voit aujourd'hui sous le règne du néolibéralisme, inciter l'État à revenir sur les divers dispositifs de protection de travailleurs pas ou pas assez employables du point de vue du capital).

C'est ici qu'intervient un autre concept fondamental de Harvey, celui de « temps de rotation socialement nécessaire ». Tous les capitaux ne possèdent pas la même vitesse de rotation. Certains types de capitaux financiers se caractérisent par une vitesse de rotation extrêmement rapide qui correspond à l'achat-vente instantané de valeurs sur un marché. Mais à l'autre pôle, les capitaux investis dans des infrastructures fixes connaissent le plus souvent une vitesse de rotation extrêmement lente. Les infrastructures physiques exigent en effet des investissements lourds, dont les retours potentiels seront étalés sur plusieurs années,

voire sur plusieurs décennies (par exemple, la construction d'autoroutes, de voies ferrées, de ports, d'hôpitaux, et ainsi de suite). Mais nous touchons là à une tension centrale : bien que peu intéressantes pour les capitalistes, ces infrastructures fixes sont nécessaires à la circulation des types de capitaux dont la vitesse de rotation est plus rapide : afin de créer de telles infrastructures (en arguant de la richesse supplémentaire qu'elles généreront), ils pourront donc solliciter la contribution d'un tiers (le plus souvent l'État) ou créer des sociétés d'économie mixte. Mais cette tension constante entre les différents types de capitaux qui circulent à des vitesses diverses sur un territoire donné est à double tranchant, et peut tout autant créer une forme de cohérence régionale que constituer une force de dislocation spatiale (supposons par exemple que, pour une raison ou pour une autre, une infrastructure portuaire soit désertée avant que les investissements soient amortis). La leçon à retenir de tout cela est que l'instabilité spatiale est intrinsèque au mode de production capitaliste, qui crée des espaces structurés destinés à subvenir à ses besoins immédiats en vue d'accroître les possibilités d'accumulation. Mais contrairement à ce que prétendent les néolibéraux, les possibilités d'accumulation de n'importe quel type de capital sont toujours finies, déterminées par l'état des différents marchés.

C'est pourquoi, dans certains cas, il devient tout simplement impossible d'absorber les surplus produits. Cette limite atteinte, on se trouve dans une situation de « suraccumulation » où, sous peine de trouver une solution, les surplus seront dévalués. Dans l'exemple que donne Harvey, une

région peut tenter d'exporter ses surplus vers d'autres territoires plus « vierges » afin d'éviter une crise interne. C'est ainsi que le capitalisme trouve un « *spatial fix* » (expression intraduisible à cause du concept de « *fix* » qui désigne une fixation dans l'espace, ainsi qu'une solution, ou plus précisément une solution de fortune – le verbe « *to fix* » pouvant signifier « bricoler », ou « réparer » quelque chose –, mais encore une situation inextricable, comme nous allons le voir tout de suite ; autre sens, le « *fix* » peut également connoter le soulagement, voire la jouissance inhérente au fait d'avoir pu trouver une solution au problème de suraccumulation en allant se fixer ailleurs – et pourquoi pas le bon vieux *fix* de drogue). Le problème est toutefois que de tels « *fixes* » sont par définition des solutions *temporaires*, où lentement et patiemment se préparent des crises profondes du système. Dans le cas où c'est la colonisation commerciale et/ou politique d'un pays qui permet d'éviter la dévaluation, la métropole peut exporter ses surplus de force de travail et de capitaux afin de développer l'économie du pays cible. Toutefois, cette solution ne peut fonctionner que jusqu'à un certain point, car le jour viendra forcément où non seulement le satellite ne pourra plus absorber les surplus venus de métropole, mais où il produira lui-même des surplus qu'il devra exporter sous peine de dévaluation. Alors la métropole subira la dévaluation de plein fouet. Bref, toutes ces manières, parfois fort ingénieuses, de déjouer des crises de suraccumulation, ne peuvent jamais constituer des solutions définitives, puisque la tendance à la suraccumulation est interne à la logique même d'un système fondé sur l'accumulation perpétuelle.

C'est ce qui fait dire à David Harvey que le capitalisme est intrinsèquement enclin à la crise.

On pourra penser que, mû par sa dynamique d'accumulation et de résolution des crises d'accumulation, le capitalisme tend à réduire au minimum la diversité spatiale. Les grandes chaînes internationales, surtout américaines, ont certes fleuri dans toutes les villes du monde, grandes ou moyennes, et représentent une homogénéisation tendancielle de cette diversité préalable. Mais comme Harvey nous invite à y réfléchir dans « L'art de la rente » (2001), il se peut qu'en fait la logique capitaliste mondialisée soit plus complexe, et plus adéquatement définie comme une différenciation dans l'homogénéisation spatiale. Il s'agit en effet de résoudre une opposition simple : si la culture au sens large constitue le domaine par excellence de l'unique, du particulier, et du non reproductible, et si le capitalisme est exactement l'inverse, en tant qu'il fonde sa stratégie d'accumulation sur la production et la circulation de marchandises échangeables, parce que comparables, alors comment peut-il s'approprier les différents espaces locaux ? Harvey ne va pas nous expliquer que le capital peut s'approprier n'importe quel objet, car nous le savons déjà ; fait rare, il va plutôt chercher à démontrer comment le non sériel, ville, monument, œuvre, peut s'inscrire dans la sérialité homogène de la sphère marchande, ou comment l'unique et le comparable deviennent les deux facettes d'une même médaille. Il s'avère que le capitalisme peut parfaitement s'accommoder de la diversité la plus grande, donc de l'unique, à condition que la diversité possède une

valeur marchande, qu'elle puisse s'acheter, se vendre, se louer à un « prix de monopole ». Il ne suffit donc pas de stigmatiser les chaînes internationales pour la répulsion morale ou politique qu'elles peuvent nous inspirer ; car des capitalistes s'empareront bientôt de tel parc naturel pour en vanter le caractère exceptionnel, pour le transformer, sous prétexte de le préserver. Cette notion de diversité préservée sur fond d'homogénéité rejoint les préoccupations géopolitiques plus larges de Harvey : le capitalisme nécessite, pour survivre, de produire des espaces géographiquement inégaux (des rapports centre-périphérie par exemple), articulés sur des potentats locaux, des alliances de classes régionales qui servent à favoriser l'accumulation. Pour notre géographe marxiste, la lutte contre les puissances capitalistes est donc loin d'être perdue. Mais stratégiquement, cette lutte ne sera pas dirigée contre le fantôme *du* grand capital ; elle visera à arracher les espaces locaux des mains *des* capitalistes pour se les réapproprier.

Notes

1. Je fais ici référence à un article d'abord présenté sous forme de communication dans un colloque, « On Countering the Marxian Myth – Chicago-style » (1978), *Spaces of Capital. Towards a Critical Geography*, Edinburgh, Routledge, 2001.
2. *Ibid.*, p. 75.
3. Karl Marx, « Introduction générale à la critique de l'économie politique » (1857), *Œuvres*, t. I, éd. Maximilien Rubel, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1963, p. 256.
4. « Reinventing Geography. An Interview with the Editors of *New Left Review* » (2000), in *Spaces of Capital, op. cit.*, p. 9.
5. *Spaces of Global Capitalism. Towards a Theory of Uneven Geographical Development*, Verso, Londres, 2006, p. 86.
6. « Reinventing Geography », p. 4.
7. Voir « Geography of Class Power » (1998), *Spaces of Capital, op. cit.*, pp. 369-393.
8. Marx, *Le Capital*, Livre I (1867), in *Œuvres*, t. I, éd. citée, pp. 1098-1099.